



Sandrine Spycher

**PLUTÔT THÉ
OU CHOCOLAT**

18+

nouvelle érotique

Plutôt thé ou chocolat ?

© 2024 Sandrine Spycher
Tous droits réservés

Design de couverture :
© Sandrine Spycher, avec Placeit

Sandrine Spycher

Plutôt thé ou chocolat ?

18+

Nouvelle érotique

« Tu es coquine ou plutôt romantique ? »

« Curieuse. »

« Hm intéressant... »

Cet échange de messages m'excite déjà. Ça fait à peine quelques heures qu'on a *matché*, mais il me plaît. J'ai toujours trouvé qu'il y avait quelque chose de valorisant à exciter un homme à distance. Avec un texte, un simple mot. Peut-être une photo juste un peu suggestive ou un message vocal. Savoir qu'on a cette capacité, ce pouvoir, d'éveiller ses sens. Le faire bander sans même l'approcher. Rien que ça, je pourrais presque en jouir.

« C'est moi qui te rends curieuse ? »

« Toi, ton corps... »

J'aime beaucoup jouer. Poser un mot au bon moment, comme une caresse au bon endroit, sans prévenir. Si je l'avais en face de moi, je laisserais ma main traîner sur son torse, puis glisser furtivement et accrocher la boucle de sa ceinture. « Oups, pas

fait exprès », je dirais avec un sourire et un clin d'œil, avant de me détourner à moitié.

« Mon corps ? Mais tu ne l'as jamais vu. »

« Justement, c'est pour ça que je suis curieuse. Je peux avoir une photo ? »

« Qu'est-ce que tu veux voir sur la photo ? »

« La partie la plus intéressante. »

« C'est-à-dire ? »

« Surprends-moi. »

La photo ne me surprend pas pleinement. Ou plutôt : la partie du corps qu'il a choisie de me montrer ne me surprend pas. Le cadrage, par contre, est original. Un peu de côté, de travers. Spontané. Je vois son ventre, un bras et, bien sûr, son sexe. Un début d'érection prometteuse. Il le tient dans sa main, cache le gland de ses doigts. Pudique ? Ou peut-être qu'il se masturbe en se photographiant.

« À croquer... »

« Gourmande ? »

« Oui. »

Je commence un message que j'efface : « Je goûterais bien ta bite. » Ta bite ? Trop vulgaire, il me faut un autre mot. « Je goûterais bien ta queue. » Trop animal, ça ne va pas non plus. Je m'agace, mon hésitation retarde l'excitation. Je me lance enfin, au plus simple, au plus direct.

« Je goûterais bien ton sexe. »

« Oh oui, ça me plairait, ça. Tu ferais quoi exactement ? »

« Je commencerais par lécher ton gland du plat de ma langue. Je le prendrais juste au bord de mes lèvres. »

« Hmm... Continue. »

Je l'imagine en train de se caresser. J'aime cette sensation. Je choisis les mots suivants avec soin et précision. C'est un exercice délicat, car je ne le connais pas, je ne sais pas ce qui pourrait le refroidir sans raison apparente. Le sexe virtuel, au fond, est une affaire de transfiguration de soi-même, d'illusion, de fantasme.

« Ensuite, je lèche ta verge de la base jusqu'au gland, en te regardant dans les yeux. Quand j'arrive au bout, je te prends dans ma bouche, je te fais glisser sur ma langue jusqu'au fond de ma gorge. »

« Trop bon... »

« Je reste comme ça un moment, et puis je me recule en suçant. Fort. Et je recommence jusqu'à te voir perdre le contrôle. »

« Attention, si je perds le contrôle, tu risques de devoir avaler. »

« C'est négociable. »

« Tu m'excites... »

Je le sais bien, c'est mon but. Je suis très complexée par mon corps, alors j'use de mes mots pour diriger l'attention. De cette manière, je sais qu'au moment de la rencontre, il aura en tête ma bouche, ma langue, mes lèvres. Il ne pensera qu'aux promesses fellatrices que je lui ai faites et ne remarquera pas mes défauts. Mes seins qui commencent déjà à tomber, mon ventre un peu flasque, mes nombreuses vergetures et mes jambes pas droites. Pour parfaire l'illusion, je mettrai du rouge à lèvres bien voyant, cette couleur que j'appelle « rouge pute » et qui attire infailliblement le regard des mâles. J'ai soudain envie de lui. Je reprends le fil de l'échange.

« On se voit ? »

« Avec plaisir ! Tu es libre demain soir ? »

« Demain ? Un plan cul à la Saint-Valentin ? Quelle bonne idée ! »

« Je t'offrirai des chocolats en forme de cœur. »

Les presque vingt-quatre heures qui me séparaient de la rencontre ont été interminables. Il m'en reste un peu plus d'une pour me préparer. C'est largement suffisant. Je commence par mes collants noirs pour parfaire le galbe de mes cuisses. Des bas auraient peut-être été plus aguicheurs, mais il fait froid et je n'ai pas envie de me geler le cul. Je mets ensuite une jupe

moulante, mi-cuisse, elle sera parfaite avec mes cuissardes. Je finis par un pull ample par dessus mon soutien-gorge en dentelle, assorti évidemment à ma petite culotte.

Côté maquillage, je reste sur mon idée de base. Je m'applique pour colorer mes lèvres. Du rouge écarlate qui laissera des traces sur le sexe du mec que je m'apprête à sucer. Je fais quelque chose de plus léger sur mes yeux. Juste un peu de mascara pour ne pas ressembler à un carré d'as.

Tout en me préparant, je me demande si mon *date* fait un effort lui aussi. Est-ce qu'il se pose des questions sur sa tenue, son parfum, la qualité de son rasage ou la droiture de sa coupe de cheveux ? Les femmes ont-elles le monopole du stress d'avant un rendez-vous ? Sommes-nous les seules à nous torturer en pensant « merde, je n'ai pas enlevé ces deux petits poils noirs juste à côté de mon téton gauche » ?

Je chasse ces pensées de ma tête. J'enfile mes cuissardes. Le talon est juste assez haut pour ne pas me faire paraître minuscule, et juste assez bas pour que je puisse marcher sans me casser la gueule. Mon manteau court complète ma tenue. Je glisse mes valeurs dans un sac-à-main noir et je sors.

Je retrouve mon mec de la soirée devant le bar où on s'est donné rendez-vous. Il est élégant, attirant. Au premier regard, j'ai envie de le

déshabiller. Juste pour voir si son corps tient ses promesses ; est-il aussi sexy que sur la photo d'hier soir ? D'un même élan, on s'embrasse. Pas question de chaste bise entre nous. Un vrai baiser, préambule d'une nuit à baiser. Lèvres chaudes, langue douce, haleine mentholée. Une main qui se balade déjà sur mes fesses. Il ne perd pas de temps, ça me plaît.

— Je t'offre un verre ? dit-il en indiquant le bar.

— Puisqu'on est là, je réponds avec un sourire que je veux charmeur.

On s'attable au fond du pub, on discute un peu. Lorsque les cocktails arrivent, notre conversation se mue en un jeu de regards brûlants. C'est à celui qui excitera l'autre le premier, le plus fort, le plus ardemment. Je suis douée à ce jeu-là. Pour un peu, son érection soulèverait la table, si solide est-elle. Je salive rien qu'en imaginant son sexe dur et gonflé entre mes doigts, entre mes lèvres. Les verres se vident à mesure que la température monte entre nous.

— Tu m'avais promis des chocolats, je lui rappelle avec un clin d'œil.

— Je les ai oubliés chez moi.

— Oubliés intentionnellement ?

— Peut-être.

— J'ai très envie de goûter à tes chocolats.

J'ai compris le message. Il a compris la réponse. Il finit son cocktail avec une dernière gorgée et pose de l'argent sur la table. Je le suis lorsqu'il se lève. Je le suis toujours lorsqu'il m'emmène chez lui. J'essaie de faire taire la voix qui me dit de me méfier, que je ne connais pas ce type, que je pourrais être en danger. Je parviens à la convaincre que mes cours de self-défense suffiront à me sauver en cas de problème.

On est vite chez lui. Dans son appartement, il n'allume qu'une petite loupiote, histoire de créer une ambiance tamisée plus propice au sexe. C'est drôle, cette manie de penser que de faibles lumières préparent mieux à baiser. Elles empêchent surtout de bien observer l'autre, elles masquent les imperfections des corps ou les grimaces de jouissance.

— Mets-toi à l'aise, m'invite-t-il en m'ôtant mon manteau.

— C'est à poil que je suis le plus à l'aise.

Les mots sont dits, les actes suivent. Ses mains fermes et assurées me déshabillent rapidement. Sa bouche avide lèche et mordille chaque nouvelle partie de mon corps dénudée. J'ai la tête qui tourne un peu, déjà. L'alcool du cocktail mêlé à la fièvre du désir. Je le repousse doucement. Je veux faire durer la nuit.

— Alors, ces chocolats ? je demande, et ses yeux s'illuminent.

La boîte qu'il me présente est déjà ouverte. Je commence à me méfier. Qu'est-ce qu'il mijote, avec cette étincelle dans le regard et ce sourire vicieux qui dégouline de son visage ? J'inspecte les chocolats. Ils ont l'air de confiseries normales, achetées en grande surface. Des petits cœurs de la taille d'un doigt. Un peu brillants. Je me demande ce qui les rend brillants.

— Il y a un truc de spécial avec ces chocolats ?

— Oui, il répond en me faisant un clin d'œil.

— Tu m'expliques ?

— C'est pas dangereux, t'inquiète.

En général, quand les gens disent ça, c'est que ça veut dire exactement le contraire. Je ne suis plus excitée du tout, je commence à chercher mes vêtements éparpillés au sol.

— Attends, plaide-t-il.

— Je n'ai pas envie de me droguer. Je pensais juste m'envoyer en l'air. Visiblement, on s'est mal compris.

— C'est pas de la drogue.

J'ai déjà remis ma jupe et mon soutien-gorge. Je le fixe. Mon regard demande une explication. Il détourne les yeux, passe une main dans ses cheveux. Il a débandé, il a l'air d'un idiot, de ne pas savoir où se mettre dans son propre appartement.

— J'ai dilué de la codéine dans du sucre. Et j'ai trempé les chocolats dedans. C'est tout, je te promets. À cette dose-là, ça ne peut pas te faire de mal. C'est comme si tu buvais du sirop contre la toux au chocolat.

— Et c'est quoi, le but de la manœuvre ?

— Planer un peu, se détendre.

— Comme on le ferait avec de la drogue ?

Il me sourit, s'assied sur le canapé et pose la boîte de chocolats sur la table basse. Il en mange un, le savoure.

— Tu n'es pas obligée d'en prendre si tu n'as pas envie. Mais j'aimerais bien que tu restes. S'il-te-plaît...

Il est mignon, à m'implorer comme ça. Je m'installe à côté de lui. Je lorgne les chocolats. La voix qui me disait tout à l'heure de me méfier revient à la charge. À nouveau, je la fais taire. Juste un peu de sirop contre la toux, ça ne peut pas me faire de mal. Je tends la main, j'attrape un petit cœur, je le glisse dans ma bouche. C'est bon. C'est sucré. Le sirop se dissout vite et je perçois le goût plus amer du chocolat noir.

— Ça te plaît ? demande le confiseur amateur en me caressant la cuisse.

— Oui, c'est pas mal.

J'en prends un deuxième. Il m'a l'air encore meilleur. Je ne remarque même pas que mon soutien-gorge a glissé le long de mes bras, qu'il entrave mes coudes. Je le laisse tomber au sol. Ma jupe le suit très vite. Mon *date* a déjà avalé deux chocolats de plus. Je me risque à en manger un troisième. Ma tête tourne, je me sens plus légère. Ces trucs sont drôlement efficaces.

Mon mec me renverse sur le canapé. Il bande à nouveau. Il touche mes seins, les prend dans sa bouche, tête, goûte, caresse. Je me sens partir, je perds doucement le contrôle de mon corps. C'est bon. C'est doux. Je sens une langue dessiner un sillon mouillé le long de mon ventre, jusqu'à mon pubis. Deux doigts viennent écarter mes grandes lèvres pour rencontrer mon clitoris qui, curieux, sort la tête de son capuchon.

La suite m'enivre, me bouscule, me retourne. Je ne sais plus où se trouve le sol ou le plafond. L'alcool, la codéine, le sucre. Le sexe. Tout noie mon cerveau. Mon mec suce mon clitoris, enfonce deux doigts dans mon con. Il bute sur mon point G, insiste, ajoute un troisième doigt. Je suis en nage, je gémiss. Je ne reconnais plus ma voix. Il se relève. Les assauts de sa main redoublent de puissance. Il appuie sur mon ventre de son autre main, rendant mes entrailles plus accessibles à ses attouchements. Je tremble, je jouis. Je ne peux plus m'arrêter. Je sens un liquide gicler, couler. Je vois mon mec sourire. Sauvage.

Enfin, il adoucit la caresse. Il me laisse un répit. Je suis encore sur un nuage, c'est difficile de reprendre mes esprits. Je me rends soudain compte de ce qui vient de se passer. Je viens de découvrir ma capacité à éjaculer. Je suis *femme fontaine*. J'éclate de rire. Je me sens bien. Si bien. Il s'équipe d'une capote et je me retourne pour qu'il me prenne en levrette. Son sexe me remplit. Taille respectable et texture agréable. J'ai l'impression de m'envoler. Des étoiles dansent devant mes yeux. Lumières stroboscopiques d'un plaisir stratosphérique.

Il se tend, je me cabre. Il grogne, je crie. Et nous retombons, masses inertes dans des fluides de bonheur.

C'est le milieu de la nuit quand je me réveille. J'ai mal au ventre. Je me redresse doucement, m'extirpe du lit dans lequel je n'ai pas souvenir de m'être glissée. Mon *date* dort à poings fermés. Ils sont mignons, les hommes, quand ils dorment. Ils se ressemblent tous un peu. Nu, il a l'air doux et vulnérable.

La nausée qui monte en moi m'empêche de m'extasier plus longtemps sur la silhouette du garçon. Je me lève et cours aux toilettes. À peine le temps de me pencher sur la cuvette et je vomis le maigre contenu qui me restait dans l'estomac. Des spasmes et des frissons secouent mon corps. J'ai les dents qui claquent, je tousse. Et je vomis à nouveau.

Tremblante et essoufflée, je finis par me relever. Je bois un peu d'eau fraîche au robinet, je me rince la bouche et me lave le visage. Par chance, j'ai visé juste et n'ai pas refait la peinture de la salle de bain de mon hôte. Il n'a rien entendu, d'ailleurs. Je l'entends toujours dormir paisiblement dans la pièce voisine.

Je m'assieds sur le canapé, toujours affaiblie. Un regard sur la table basse me dévoile la boîte de chocolats. Vide. Flashback de la soirée. Voilà pourquoi je suis malade, je n'aurais jamais dû avaler ce poison. En voyant mes vêtements abandonnés ça et là, je me sens soudain sale. J'ai conscience de chaque parcelle de peau qui a été touchée par les mains de ce mec. Son sexe dans ma bouche, ses doigts dans mon anus, ses chocolats enduits de drogue.

Pour m'éviter de vomir à nouveau, je m'habille à la hâte. Je néglige mon soutien-gorge et mes collants, les fourrant plutôt dans mon sac. Je risque d'avoir froid mais tant pis, ce sera plus rapide comme ça. Ma bonne conscience me pousse à vérifier que le type dort toujours, qu'il n'a pas fait d'overdose ou que sais-je. Je glisse la tête par la porte entrebâillée. Je perçois sa respiration, un très léger ronflement. Perdu dans ses rêves comme un chaton repus. Sans demander mon reste, je pars sur la pointe des orteils.

Dans la rue, le froid de la nuit me frappe. Pieds nus dans mes bottes et en petit string sous ma

jupe, je me mets à grelotter. Je n'aurai pas la force de marcher jusque chez moi. Je décide de me rendre chez une amie qui habite non loin. On est assez proches pour que je connaisse le code d'entrée de son immeuble. J'accélère le pas, je ne suis pas rassurée. Le chemin me semble plus long de nuit qu'en plein jour. Des ombres s'allongent et se dispersent jusqu'à inonder la rue entière. Parfois, un bruit, un souffle me frôle. Je commence à angoisser. Peut-être aurais-je dû rester chez le type en attendant le lever du soleil...

Enfin, j'aperçois ma destination.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? s'exclame mon amie en m'ouvrant, nuisette de travers et cheveux ébouriffés.

Je vois ma mine dans le miroir de ses yeux. Je dois avoir une tête horrible. Mon maquillage a probablement coulé, ma coiffure n'a de coiffure plus que le nom, je suis à moitié à poil alors qu'il fait vaguement deux degrés dehors. Et je débarque chez elle au milieu de la nuit.

— T'inquiète, rien de grave, je m'empresse de la rassurer tandis qu'elle m'invite à entrer.

— T'as encore vu un mec chelou ?

C'est qu'elle me connaît bien, ma pote. Quand je ne ressemble à rien au moment de la voir, c'est que j'ai encore fait des choix que je regrette. Comme ce soir. Par désespoir peut-être,

par envie de me prouver que je peux plaire aux hommes, par désir purement sexuel. Par folie ou entêtement. Combien de fois me l'a-t-elle répété ? Combien de fois l'ai-je ignorée ? Je me sens pute, je me dégoûte d'avoir mis mon corps ainsi à la disposition de ce type. Dans l'appartement coquet (même s'il est mal rangé) de mon amie, je ne sais pas où me mettre. Je serre les dents. Elle m'interroge du regard. Une grimace se forme sur mon visage juste avant que j'éclate en sanglots.

— Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? demande-t-elle en me serrant dans ses bras.

Je suis incapable de répondre. Je m'accroche à elle de toutes mes forces, je pleure dans ses cheveux.

— Viens t'asseoir. Tu veux un petit thé ?

J'acquiesce en m'installant dans le grand fauteuil. Je pose mon sac, retire mon manteau et mes cuissardes. J'enveloppe mes jambes froides dans la couverture moelleuse qui recouvrait le bras du fauteuil. Peu après, mon amie revient vers moi avec deux tasses de thé brûlant. Elle se cale à côté de moi, il y a juste la place pour deux, toutes collées, dans le fauteuil.

— Merci, dis-je simplement après avoir essuyé mes larmes.

— Tu me racontes ?

Je m'accorde encore quelques secondes, je bois mon thé à petites gorgées timides. Ça fait du bien. Puis je me lance dans le récit des dernières heures et de la rencontre qui a abouti à ma soirée. Elle m'écoute sans rien dire, mais son visage expressif se passe de mots. Agacée, désolée, compréhensive, choquée. Toutes les émotions se dessinent tour à tour dans ses yeux. Je revois mon histoire comme un film projeté sur ses rétines. Et les mêmes sentiments naissent en moi. J'ai soudain envie de changer de film, de changer de vie.

Une fois mon récit terminé, nous restons silencieuses toutes les deux. Le thé a refroidi, je le finis en trois gorgées et dépose la tasse au sol, juste à côté de celle, vide depuis longtemps, de mon amie.

— Avance-toi un peu, me dit mon amie en se glissant dans mon dos.

Docile, j'obéis. Je sais qu'elle fait de bons massages. Ses doigts appuient sur ma nuque, forcent en certains points. Je grimace un peu. Elle continue. Bientôt, les tensions se détendent, les nœuds se dénouent. Je ferme les yeux. Elle fait ça divinement bien. Sans réfléchir, je pose mes mains sur ses genoux, de part et d'autre de moi. Son massage devient plus doux, plus sensuel. Ses mains descendent dans mon dos ; l'une appuie sur une omoplate, l'autre décoince une dernière tension. Un frisson me parcourt

lorsque ses doigts passent sous mon pull. Toujours sans vraiment réfléchir, j'ôte le vêtement.

Elle s'approche un peu plus de moi, je sens sa chaleur dans mon dos. Ses bras m'entourent. Mes deux seins se posent délicatement au creux de ses paumes. C'est doux et bienfaisant. J'ai une telle confiance en elle que je pourrais facilement m'abandonner à ce toucher à la fois connu et inédit. Je me tourne, cherche ses lèvres. Est-ce encore l'effet de la drogue qui m'enveloppe ? Son baiser est une caresse infinie, il a le goût parfumé du thé et la flamme d'un désir contenu.

— Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? murmure-t-elle dans un souffle.

— Je sais pas... C'est bien, non ?

— Oui, c'est bien.

Je l'embrasse encore, elle continue de me toucher. Je chatouille ses cuisses, mes doigts se baladent jusqu'à ses fesses. Ses mains empoignent mes seins plus fermement, alors que je sens sa propre poitrine s'écraser contre mon dos. Elle se décolle de ma bouche, me fait des bisous dans le cou tout en me caressant le ventre. Je laisse aller ma tête en arrière jusqu'à m'appuyer sur son épaule. Ses doigts découvrent mes jambes, s'infiltrant sous ma jupe, et rencontrent le tissu déjà mouillé de ma petite culotte.

— J'ai un grand lit très confortable, chuchote-t-elle.

En me levant du fauteuil, je me débarrasse de ma jupe. Puis elle me prend par la main pour m'emmener dans sa chambre. Je m'allonge sur le dos. Elle enlève sa nuisette et se couche sur moi. Je me sens soudain maladroite. Je n'ai jamais couché avec une femme, saurai-je comment faire ?

Mon amie ne me laisse pas le temps de me poser plus de questions. Une jambe entre les miennes, elle fait rouler son bassin dans un mouvement qui m'excite brutalement. Ses seins épousent les miens, valse ronde et charnelle faisant éclore en moi des sensations multiples. Son regard planté dans le mien est presque aussi brûlant que le frottement de sa cuisse sur mon sexe. Je suis déjà à la lisière de l'orgasme.

Son string et le mien partent ensemble, nous laissant dans la promesse d'une intimité plus profonde. Elle effleure mon clitoris du doigt, je frissonne, un gémissement s'échappe sans prévenir. Elle reprend alors sa position au-dessus de moi. Je tourne la tête et, dans le grand miroir, vois nos silhouettes onduler dans cette danse lubrique. Je nous trouve belles. Je nous trouve excitantes. Je jouis de sa peau contre la mienne.

En me réveillant dans les bras de mon amie, je me sens toute fraîche. Ce qui est plutôt paradoxal, vu la nuit que je viens de vivre. Toute trace de nausée et de dégoût s'est envolée. Comme si le remède se situait dans un baiser de femme. Juste un bisou, comme dans les contes de fées. Elle se réveille doucement elle aussi, me serre fort contre elle.

— Tu veux un petit thé ? me demande-t-elle, parfait écho au début de notre nuit ensemble.

Je ris. Elle me chatouille le cou. Je ris encore. On reste un moment au lit. Puis elle se lève pour préparer le breuvage promis. Après les chocolats enduits de sirop contre la toux, les feuilles de thé vert infusant leur saveur dans l'eau bouillante. Ne dit-on pas qu'il faut traverser l'enfer pour atteindre le paradis ?

Je me lève à mon tour et je la rejoins. Un rayon de soleil baigne le salon entier. Sa lumière en révèle la décoration chaotique et chaleureuse. Je me sens chez moi, je me sens bien. Quand je vois le sourire de mon amie qui apporte le thé, je me sens nouvelle.

Cette Saint-Valentin m'a fait l'effet d'une apocalypse : tout effacer pour recommencer.

